

Martine Lady Daigre



La clé de la vertu

Autres livres de l'auteur

La mort dans l'âme, éditions Books on demand, 2 015

Une vie de chien, éditions Books on Demand, 2 015

Neitmar, éditions Books on Demand, 2 014

À mes lecteurs.

Ce livre est un roman.

Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, des noms de firmes ou d'établissements, des situations existant ou ayant existé, ne saurait être que le fruit du hasard.

Sommaire

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

ÉPILOGUE

CHAPITRE I

Pauline Valentini se tenait là, raide comme la justice, devant le monticule de terre remuée. Elle avait les yeux secs à force d'avoir trop pleuré depuis ces dernières soixante-douze heures. Les paupières gonflées étaient autant de stigmates du drame vécu. Tout était allé si vite, l'ambulance, l'hôpital et puis plus rien, le vide. Un vide qui l'enveloppait malgré elle.

Elle fit un pas en avant. Elle tendit le bras pour arranger le pot de dipladénia. Elle avait l'impression qu'il penchait vers la gauche. Elle le redressa, l'enfonça dans le sol d'un coup sec et recula pour constater l'amélioration.

Oui, il est mieux ainsi, se surprit-elle à penser.

Elle avait chaud en ce milieu d'après-midi. Elle transpirait. Le chemisier noir lui collait à la peau, la jupe grise, trop large pour sa fine taille, tombait sur ses hanches. Elle se passa un mouchoir en papier sur le visage et sur la nuque en soulevant ses boucles brunes qui lui tombaient sur les épaules. Elle essaya de les lier en un catastrophique chignon qui s'écroula aussitôt en libérant la chevelure.

Je suis ridicule dans ces fringues, songea-t-elle. J'ai l'air d'une nonne. Je ressemble à Sœur Suzanne, aussi maigre qu'elle flottant dans sa tunique lorsqu'elle se déplace. Je crois bien que c'est elle que je regretterai le plus en étant à la fac. Nos discussions du soir vont me manquer. Dommage qu'elle n'ait pu se déplacer jusqu'ici. À elle, au moins, il lui reste de la famille mais, à moi, que me reste-t-il ?

Elle fit un pas en avant.

Elle regarda ses chaussures salies par la poussière qu'avait provoquée l'homme en pelletant. Des pieds menus dans des sandales blanches. Un vernis rose nacré, qu'elle n'avait pas eu le temps d'ôter durant ces trois jours accablants, s'écaillait sur les ongles de ses orteils. Elle serrait toujours le mouchoir entre ses doigts. Elle se pencha pour les essuyer. En se redressant, elle sentit un métal froid entre ses seins. Elle avait récupéré la chaîne en or de sa grand-mère et la portait à son cou. Accrochée à un maillon en guise de médaille, une clé en fer d'à peine six centimètres de long pendait. Elle ne connaissait pas sa provenance, ni ce qu'elle ouvrait. L'aïeule avait toujours évité le sujet, éludé la réponse à la question de sa petite fille.

Pauline frotta ses mains moites l'une contre l'autre. Elle éprouvait le besoin de bouger maintenant. Que pouvait-elle faire d'autre de toute façon ? Elle ne pouvait pas rester ici à lire indéfiniment les deux noms gravés en lettres dorées sur la pierre tombale en marbre noir : Iréna Valentini 1 958 - 2010, Maria Valentini 1 925 - 2 016.

Elle suffoquait, maintenant. Elle avait la sensation qu'en restant une minute de plus, le courage la forçant à partir allait lui manquer, l'enfouissant dans les profondeurs du magma, l'ensevelissant à jamais.

Il est trop tôt pour rejoindre le monde des ténèbres, estimait-elle en une fraction de lucidité.

Elle avala une goulée d'air, soupira et ramassa le sac à main posé sur la tombe voisine. Elle fit un signe de croix rapide, espérant chasser ces idées sombres qui surgissaient dans son cerveau.

Elle tourna le dos à la réalité et marcha vers la sortie.